

JENNY  
COLGAN

Les  
Cottages  
de la mer



  
CHARLESTON

---

JENNY COLGAN

---

## LES COTTAGES DE LA MER

Après un divorce douloureux, Janey Munroe aspire à une vie calme et paisible. Infirmière dans un service de chirurgie auditive, elle partage son quotidien entre ses collègues dont elle très proche et le petit cottage au bord de la mer qu'elle a rénové elle-même. Mais sa tranquillité est mise à rude épreuve lorsque sa fille, Essie, qui a perdu son emploi et son logement à Édimbourg, n'a d'autre choix que de revenir s'installer chez elle. Après une adolescence difficile et des années vécues chacune de leur côté, cette cohabitation forcée risque d'être mouvementée ! Entre les sauvetages de chiens, les quiz improvisés au pub et la rénovation des cottages voisins, les deux femmes vont être amenées à se redécouvrir, portées par la douceur de la brise marine. Et si le moment était venu pour elles de prendre un nouveau départ ?

Jenny Colgan nous offre une nouvelle comédie tendre sur l'amour, la famille et les secondes chances au cœur d'un petit village écossais.

« Un roman hilarant et profondément réconfortant  
sur les mères, les filles, les maisons, les chiots  
et l'amour. Ce livre a tout. »

SOPHIE KINSELLA

Traduit de l'anglais par Laure Motet

ISBN : 978-2-38529-504-2



9 782385 295042

19,90 €

Prix TTC France  
Rayon : Littérature étrangère

Design : © Caroline Gioux  
Images : © Shutterstock



  
CHARLESTON

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

LES COTTAGES  
DE LA MER

**De la même autrice, aux éditions Charleston :**

*La Bibliothèque secrète de Noël*, 2025

*De fil en aiguille*, 2025

*Minuit à la charmante librairie*, 2024

*Au-delà des nuages*, 2024

Titre original : *Meet Me At The Seaside Cottages*

Copyright © Jenny Colgan, 2025

Tous droits réservés.

Traduit de l'anglais par Laure Motet

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2026

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

ISBN : 978-2-38529-504-2

Maquette : Christine Porchat

**Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !** Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston) et sur TikTok (@editionscharleston) !

Jenny Colgan

LES COTTAGES  
DE LA MER

Roman

*Traduit de l'anglais  
par Laure Motet*

  
CHARLESTON



*Where my heart has room to grow  
Where I can open up my hand  
This space to be  
In which to love and be loved  
What's that worth to me?  
What's that worth to us?*

« Tyrannic Man's Dominion », paroles de Karine Polwart



« J'ai créé ton corps à partir de rien – le moins que  
tu puisses faire, c'est mettre du baume à lèvres. »

*Sandwich*, Catherine Newman



— **B**<sup>ERNE ?</sup> Les boucles brunes qui tombent en cascade dans le dos d’Essie Munroe conservent la trace de la coiffure élaborée que la jeune femme arborait la veille pour le bal de bienfaisance organisé à l’occasion de Burns Night. Maintenant, debout devant son patron, elle s’efforce de ne pas trop les tripoter. Il ne lui a même pas proposé de s’asseoir.

— Donc... ajoute-t-elle d’une voix égale, ce qui n’est pas facile, parce que la soirée a fini à 3 heures du matin et qu’elle se rappelle vaguement avoir bu un cocktail enflammé. Donc, je pars à Berne ?

Hari Mendip, le patron mielleux d’Essie, lui jette un regard affectueux, mais attristé. Pour un type qui travaille dans la finance, il n’est pas si mal. Les collègues du petit ami d’Essie, Connor, sont bien pires que lui. Mais quand même...

Ils sont dans les bureaux de la petite banque d’affaires où travaille Essie, dans le West End, à Édimbourg.

Personne n'a changé l'eau des magnifiques bouquets de lys depuis deux jours, et ça commence à sentir mauvais. Avec le recul, la jeune femme se demande si ça n'aurait pas dû l'alerter.

Essie est originaire de Carso, tout au nord du pays. C'est un trou perdu, même pour un Écossais, et Hari la surnomme « Teuchteress », la « bouseuse » (il s'est d'abord assuré qu'elle ne le dénoncerait pas aux ressources humaines, ce qui est un comportement très progressiste pour ce secteur professionnel, il faut bien le dire).

— Où se trouve Berne, d'après vous, Teuchteress ?

La jeune femme se mordille la lèvre. Sa famille n'avait pas les moyens de s'offrir des vacances à l'étranger, et cette question l'irrite. Elle n'en a pas la moindre idée.

— Euh... en Europe ?

— Peu importe. Vous n'avez pas besoin de le savoir. Il n'y a pas de bonne manière d'annoncer ça, Teuchteress, mais c'est vrai, ce qu'a dit la presse : j'ai bien peur que l'agence déménage. Le siège de la société rapatrie l'agence. Et... on va devoir se séparer de vous.

Essie est tellement sonnée que ses yeux mettent une ou deux secondes à se remplir de larmes. Elle a lu l'alerte sur son téléphone en se réveillant ce matin, mais elle n'y a pas cru, jusqu'à ce qu'elle reçoive un texto la convoquant pendant sa journée de congé.

Elle a attendu si longtemps avant de décrocher ce job, enchaînant les stages non rémunérés – quand les autres avaient des parents pour payer leur loyer, elle était serveuse. Elle travaillait tard, se nourrissait des cacahuètes qu'elle chipait sur le comptoir et essayait désespérément de réseauter, d'améliorer son CV, d'être dans les petits papiers de snobinards avec lesquels elle n'avait rien en commun. Il lui était aussi arrivé de supplier.

— Vous ne pouvez pas...  
— Est-ce que vous parlez français, allemand ou italien ?  
— J'ai Google Translate sur mon téléphone ! rétorque-t-elle d'un air de défi avant de balayer du regard le bureau vitré.

C'est incroyablement calme, aujourd'hui. Les employés doivent être convoqués un par un. Il a commencé par elle. Le bas de l'échelle, réalise-t-elle. Pour se débarrasser des mauvaises nouvelles en premier. Ceux qui viendront cet après-midi organiseront sans doute une fête. Ils ouvriront le frigo dans le bureau d'Hari, le champagne coulera à flots, et ils parleront des montagnes, contents d'eux.

Elle ne pleurera pas. Hors de question.

— Quand est-ce... Ça aura lieu quand ?

— Début mars, répond Hari, s'efforçant de se montrer enthousiaste. Ça va être bien pour vous ! Vous pourrez profiter du printemps pour préparer la suite. Il y a des indemnités de licenciement...

Il fronce subitement les sourcils, puis vérifie quelque chose sur son ordinateur.

— ... pour les gens qui travaillent ici depuis au moins deux ans. Argh. Désolé.

— Mais je... je fais bien mon travail.

— C'est vrai ! Vous trouverez un autre job en un rien de temps !

Il lui adresse un grand sourire, et elle a envie de lui planter son stylo-plume de frimeur dans la main.

— *S'il vous plaît*, est-ce que je peux venir à Berne ? implore-t-elle tout bas d'une voix étranglée.

Prononcer cette phrase lui coûte beaucoup.

— C'est de l'autre côté de l'Himalaya. Vous devriez venir à dos d'éléphant, le matin !

Essie grimace.

— Ce n'est pas drôle.

— Je sais, répond-il en posant les deux mains sur la table brillante de la salle de réunion, ravalant son sourire. Voyons, Essie. Je vais passer la journée à annoncer à des gens qui ont une famille, un emprunt immobilier, des enfants, des personnes à charge, qu'ils vont perdre leur emploi. Je suis désolé. Mais vous êtes jeune, libre, vous avez un don pour les chiffres, vous trouverez facilement un autre job. Je pensais sincèrement que vous seriez la plus facile.

Elle hoche la tête.

— Je suis contente que vous croyiez en moi.

— Bien sûr ! s'exclame-t-il, étonné. Bien sûr que je crois en vous !

— D'accord.

— Vous pouvez utiliser les ressources à votre disposition ici pour chercher un nouvel emploi ; nous ferons tout pour vous aider. Mais oubliez peut-être prof de géo, hein ?

Elle tâche de sourire, sans vraiment y parvenir.

— Ce n'est qu'un boulot de perdu. Ce n'est pas le bout du monde.

Essie en vient, du bout du monde. Et elle n'a aucune envie d'y retourner.

## 2

**A**U BOUT DU MONDE, à Carso, Janey Munroe passe une excellente matinée. Elle a les mêmes anglaises que sa fille, quoiqu'un peu moins brillantes et attachées en arrière pour le travail, et les mêmes yeux bleus pénétrants, même si ses cils sont assurément moins longs.

Elle porte sa blouse stérile, turquoise avec un liseré bleu marine. Elle l'aime bien – elle ne la moule pas, mais elle met en valeur ses formes et sa poitrine généreuse légèrement tombante. Elle sait que sa fille, Essie, passe beaucoup de temps à la salle de sport pour essayer de venir à bout de cette bizarrerie génétique. Janey, elle, a décidé de l'embrasser.

— Allez, hop, à nous ! signe-t-elle avec un grand sourire au tout-petit actuellement dans son cabinet.

C'est la partie de son travail qu'elle préfère. Et de loin. En qualité d'audiologiste en chef de l'hôpital du comté, elle a droit à sa propre salle de consultation, même si celle-ci est située dans un préfabriqué. Ses patients étant

pour la plupart des enfants ou des personnes âgées, elle a des fleurs sur son bureau, mais aussi un gros ours en peluche tout doux, où cas où les bambins seraient nerveux et auraient besoin de serrer quelque chose dans leurs bras. L'ours, qui s'appelle Frisko, porte des prothèses auditives et a le nez tout élimé, et un nombre étonnant de personnes, jeunes comme moins jeunes, aiment le prendre dans leurs bras. Une habitante de Carso – qui abrite de nombreuses tricoteuses passionnées animées d'un fort esprit de compétition – lui a confectionné un bonnet rouge très gai, avec des trous pour les oreilles. Cet ours en peluche a beaucoup d'allure maintenant. En fait, Janey aimerait bien avoir un bonnet rouge, elle aussi – elle en parlera peut-être aux TC, le « Club de Tricoteuses de Carso ». Ça irait bien avec ses boucles brunes, qui sont toujours jolies, car elle teint astucieusement les racines. Ses cheveux sont un peu longs pour une femme de son âge, elle le sait – Essie le lui fait assez souvent remarquer –, mais elle en est fière, et elle n'est plus fière de grand-chose, ces temps-ci.

Janey passe le plus clair de son temps à améliorer la vie des personnes âgées, en particulier : le petit regain d'autonomie que leur confèrent de meilleures prothèses auditives est très gratifiant et accroît considérablement leur bien-être, même s'il arrive que des vieux schnocks se plaignent, car ils trouvent que les autres parlent trop fort, et décident de les éteindre jusqu'à nouvel ordre. Mais ce n'est pas grave.

Quand son père est mort, dix ans plus tôt, sa mère a subitement décidé d'aller s'installer en Espagne, où elle profite pleinement de la vie – Janey est contente qu'elle soit heureuse, mais elle lui manque.

Ses moments préférés sont les jours comme celui-ci, quand elle se rend au service ORL de l'hôpital pour des

bébés qui ont besoin d'un suivi médical après la pose d'implants cochléaires. Les implants ne conviennent pas à tout le monde, et Janey comprend les gens qui estiment qu'ils ne sont pas adaptés pour eux ou leur enfant sourd. Ils ne considèrent pas la surdité comme un handicap, et Janey respecte leur choix à cent pour cent.

Mais ces implants peuvent changer la vie de ceux qui souhaitent en bénéficier et, ce matin, c'est le grand jour pour un de ses patients.

Le petit Ruaridh, le processeur sur les oreilles, regarde autour de lui, l'air nerveux. Il bat des paupières, ses grands yeux noisette écarquillés, tandis que sa mère lui caresse la tête pour le rassurer. Son père filme la scène avec son téléphone. Le Dr Joshi, médecin en chef du service ORL et collègue très respecté de Janey, lui fait un signe, et elle demande à tout le monde de se taire, puis, pour la première fois, ils allument l'implant.

Le bébé lève la tête, l'air désorienté, quand sa mère lui parle d'une voix un peu étranglée :

— Coucou, toi. Coucou, Ruaridh. Bonjour.

Elle lui tourne le visage pour qu'il la voie, et ses yeux s'agrandissent davantage – si tant est que ce soit possible. Elle lui fait un bisou.

— Bonjour, mon beau bébé. Je suis tellement contente de te dire bonjour.

Janey a vu ça des centaines de fois, mais ça l'émeut toujours autant. Le papa pose son téléphone, les yeux brillants.

— Hé, salut bonhomme, dit-il avant de se racler la gorge. Coucou.

Le bébé tourne à nouveau la tête et tend un doigt potelé vers son père.

— Nom de Dieu ! lâche la maman, avant d'ajouter à la hâte : désolée, je ne voulais pas jurer.

Elle vire au rouge vif et enfouit son visage dans le cou de son bébé, qui ouvre des yeux tout ronds.

— Oh, mon beau bébé.

Le Dr Joshi, qui prend quelques notes avant de commencer une série de tests, leur jette un regard.

— Je crois que tout fonctionne bien à ce stade, dit-il laconiquement dans un murmure, et Janey comprend qu'il est ravi des résultats.

Elle est donc d'excellente humeur quand elle part déjeuner – jusqu'à ce qu'elle se rappelle ce qui l'attend.

Son pas ralentit sensiblement tandis qu'elle traverse l'hôpital, qui a été refait à neuf par un gouvernement pour être laissé à l'abandon par le suivant. Les peintures murales sont un peu passées, surtout celle qui représente un groupe d'enfants en train de s'amuser dans un champ – mais tout le monde la trouve gênante, de toute façon, puisque personne ne peut imaginer que quelqu'un, et en particulier un enfant, ait envie qu'on lui rappelle qu'il n'est pas en train de jouer dans un champ, mais à l'hôpital.

Parler de sa vie sexuelle est toujours difficile, même dans les meilleures conditions, mais ça l'est encore plus quand on fixe une omelette insipide et un semblant de salade aux feuilles toutes flétries. Néanmoins, ses amis ont décidé que le moment était venu. Après un divorce compliqué, il est enfin temps.

La version courte que Janey a appris à débiter – comme si ça ne lui faisait plus ni chaud ni froid après toutes ces années, alors que ça peut encore la réveiller au beau milieu de la nuit, la douleur toujours aussi vive – est que Colin a eu une liaison, qu'ils ont décidé de rester ensemble pour Alasdair et Essie, leurs enfants alors adolescents, mais qu'ils n'ont pas été capables d'être des citoyens remarquables, toujours attentionnés,

bienveillants et désintéressés, comme leur thérapeute et d'innombrables articles de magazines le leur ordonnaient. Janey était toujours triste, de mauvaise humeur, puis la ménopause a transformé sa tristesse et sa mauvaise humeur en colère contenue. Colin, lui, n'a pas été capable de renoncer à l'autre femme, et ils ont continué comme ça pendant des années, tant bien que mal, essayant de bien faire, mais ne réussissant qu'à envenimer la situation de jour en jour. Al, un peu plus âgé que sa sœur, avait déjà à moitié quitté le nid, mais Essie était en pleine crise d'adolescence et n'avait pas besoin que ses parents en rajoutent. Son monde s'est effondré quand Colin a demandé le divorce, la semaine après son départ à l'université, à Édimbourg. Son père a emménagé dans une nouvelle maison, dans un nouveau lotissement, avec une nouvelle femme et, peu de temps après, a eu un nouvel enfant, Logan, dont il est complètement gaga.

Janey, elle, a dû renoncer à leur maison, à tout ce qu'elle avait toujours connu, et reconstruire sa vie, tout en essayant les reproches d'Essie, qui avait besoin d'un punching-ball. Ce que sa fille pense d'elle reflète plus ou moins ce qu'elle-même ressent – elle aurait dû être plus gentille, faire plus d'efforts. Ça rend Al fou. Et ses amis, aussi, qui lui lancent un ultimatum pendant leur pause déjeuner : il est temps de se remettre en selle et d'aller à des rencards.

Janey se demande ce qu'Essie en pensera, puis chasse aussitôt cette idée. Elle trouvera ça dégoûtant, elle en est presque sûre. Sa fille pas facile et contrariante. Elle espère qu'elle passe une bonne journée.



**L**E PIRE, c'est que la journée avait vraiment bien commencé, se dit Essie en rentrant très lentement du bureau, désemparée.

Elle s'était réveillée avec la gueule de bois, mais un sentiment de joie l'avait envahie quand elle s'était rappelé où elle était : son endroit préféré au monde, le bel et grand appartement de Connor, son petit ami, situé au dernier étage d'un immeuble sur Moray Place, en plein cœur de la plus merveilleuse des villes, Édimbourg, en Écosse.

Moray Place est une rue ravissante – ce n'est même pas une rue, d'ailleurs : c'est une place ronde, d'immenses demeures en pierre grise disposées autour d'un jardin privé circulaire. Comme les voitures n'ont pas le droit d'en faire le tour, c'est un havre de paix au milieu de la ville bruyante. On y croise seulement des fans de cinéma et de séries en train de recréer les nombreuses scènes qui ont été tournées ici. Essie aime bien les regarder quand elle se dirige vers l'imposante porte d'un noir

brillant, comme si c'était chez elle. Elle aimerait bien avoir sa clé, mais – elle avait jeté un coup d'œil à la tête blonde de Connor, en train de ronfler doucement à côté d'elle – ils n'en sont pas encore là.

Elle avait filé à la salle de bains, spacieuse, une baignoire pattes de lion trônant sur le carrelage noir et blanc, pour se refaire une beauté avant que Connor se réveille. Ils avaient tous les deux pris leur journée, après le bal de la veille, et heureusement. Elle se sentait un peu patraque, mais pas trop. Les garçons – Connor et ses deux colocataires, Tris et Trumpet – avaient beaucoup plus abusé. L'événement était organisé par le monde de la finance – kilt obligatoire. Essie portait une jolie robe de cocktail rouge achetée sur Multrees Walk, qui coûtait bien trop cher, mais elle s'était justifiée en se disant qu'elle la porterait à nouveau. Malheureusement, la robe s'était déchirée pendant le *ceilidh* et... enfin. C'est à ça que servent les cartes de crédit.

Elle avait retiré le foulard en soie de ses longs cheveux bruns et bouclés pour les laisser tomber sur ses épaules. Ils avaient plus ou moins conservé la brillance de son brushing et formaient toujours de belles anglaises. Et ses extensions de cils s'étaient avérées payantes : elles mettaient en valeur ses yeux bleus, même si sa mère et son frère, Alasdair, l'avaient taquinée à ce sujet. Ils avaient tort – sa mère avait tort sur à peu près tout : il était donc utile de l'écouter, pour faire le contraire après. C'est elle qui avait raison. Elle avait sorti de la crème hydratante teintée de son sac à main – elle aimerait beaucoup avoir un tiroir, pour être honnête, mais Connor prend un air affolé quand elle en parle. Du coup, elle garde les produits essentiels dans son sac à main, en format voyage, pour pouvoir se remettre au lit et faire semblant de se réveiller radieuse.

Elle avait contemplé les corniches en mettant une touche d'anticerne. Cet appartement est si beau. Essie est obsédée par l'immobilier. Elle loue une chambre à un prix exorbitant, de la taille d'un placard à chaussures, nichée dans un cottage magnifique, instagrammable à souhait, situé à Stockbridge, le quartier bobo de la ville qui regorge de friperies et de boulangeries artisanales. Elle s'efforce de ne pas trop déranger sa propriétaire, Persephone, une grande adepte du yoga.

La jeune femme ne peut envisager d'avoir un logement à elle. Les appartements, en ville, coûtent une fortune. Mais elle adore consulter les annonces immobilières – des duplex vitrés modernes, aux lignes épurées, sans placards, avec des escaliers flottants et des plafonds cathédrale. Ou elle explore les « *mews* », ces adorables logements aux portes pastel, aménagés dans les anciennes écuries des grandes maisons mitoyennes, donnant sur des ruelles pavées et fleuries. Elle s'extasie devant des demeures grandioses avec des cuisines spacieuses peintes en bleu foncé, des escaliers en colimaçon en pierre, des colonnades, des balcons ensoleillés, des jardins privés, promesses de beauté et de richesses mystérieuses en plein cœur de la cité. Essie a beau vivre dans une chambre en sous-sol avec un soupirail qui donne sur le trottoir, elle sait déjà ce qu'elle pense des piscines particulières et de l'entretien qu'elles requièrent.

Bien sûr, les prix sont astronomiques, c'est un doux rêve, mais elle adore y jeter un œil. Sa mère lui a dit qu'à Carso aussi, l'immobilier grimpait en flèche. Elle trouve ça complètement dingue : qui pourrait bien vouloir vivre là-bas ?

Le soleil du début de printemps inondait la salle de bains – l'appartement est situé plus haut que les arbres du jardin privé de Moray Place, seulement accessible

aux « Feuars », les résidents qui détiennent la précieuse clé. Le week-end, ils y organisent souvent des pique-niques, de longs déjeuners où ils boivent du prosecco et savourent des mets délicieux, onéreux, achetés chez Valvona & Crolla, une épicerie fine. Connor, avec ses cheveux blonds, ses épaules de rugbyman et ses manières simples, lui avait plu dès qu'elle l'avait rencontré à son bureau, à l'occasion d'une petite sauterie entre jeunes prodiges de la finance. Elle était tombée sous son charme avant d'avoir vu son superbe appartement. Même s'il avait peut-être évoqué le fait qu'il vivait dans New Town. Les hommes qui veulent impressionner les femmes le précisent, en général.

La première fois qu'ils avaient fait l'amour avait été l'un des moments les plus romantiques de sa vie. Lors de leur troisième rendez-vous, ils étaient retournés dans ses bureaux huppés du West End, tard le soir.

— Viens, avait-il dit. Je veux te montrer quelque chose.

Et il l'avait conduite à l'arrière des bureaux. Ils avaient laissé les beaux bouquets de fleurs et les tables cirées en bois sombre derrière eux et s'étaient élancés dans le dédale de couloirs de l'ancien quartier des domestiques, avant de descendre un vieil escalier en pierre usé et oublié de tous.

— Regarde ça, avait-il murmuré en ouvrant une porte de service dont elle ne soupçonnait pas l'existence.

Elle avait alors poussé une exclamation. Cette porte donnait sur l'arrière du bâtiment, dans une minuscule ruelle pavée. Un réverbère ancien luisait dans le crépuscule automnal ; il n'y avait pas âme qui vive, pas un bruit, et elle avait eu l'impression de quitter le XXI<sup>e</sup> siècle pour être transportée au XVII<sup>e</sup>. Connor ne connaissait même pas sa passion pour l'immobilier ; il avait mis dans le mille par hasard.

— C'est incroyable, non ? avait dit-il, et elle avait hoché la tête vigoureusement.

Puis il avait ouvert une autre porte, juste à côté – celle qu'ils venaient d'emprunter était équipée d'un digicode, mais celle-ci était une simple porte en bois ; on pouvait passer cent fois devant sans même la remarquer. Ils avaient allumé la torche de leur téléphone, étaient entrés et s'étaient retrouvés dans une ancienne écurie.

Tous les autres bâtiments de la ruelle avaient été transformés en *mews* depuis longtemps, et vendus à prix d'or. C'était sans doute le dernier resté en l'état. Ses propriétaires devaient avoir tellement d'argent qu'ils n'avaient jamais eu besoin de s'en séparer ; ils avaient complètement oublié son existence, selon toute vraisemblance. Le sol en terre battue était couvert de poussière et, étonnamment, une vieille roue de calèche et des harnais d'attelage étaient accrochés aux murs. En haut d'une échelle en bois branlante se trouvait un grenier à foin.

— Tu te moques de moi, avait lancé Essie, ébahie.

— Tu veux te rouler dans le foin avec moi ? avait proposé Connor, ses yeux bleus pétillants.

Elle avait éclaté de rire, ç'avait été plus fort qu'elle. Pour une fois, elle n'avait pas pensé au potentiel de ce bâtiment, ne s'était pas demandé si sa structure était solide ; elle ne pensait qu'aux grands yeux bleus de Connor et à son excitation évidente. Il s'était approché d'elle, elle avait écarté ses cheveux blonds de son visage, et il avait posé ses lèvres sur les siennes et l'avait embrassée passionnément. Quand ils avaient fini par se séparer, elle l'avait regardé, les joues rouges, pleine de désir, et lui avait dit :

— Tu es sérieux ?

Il lui avait fredonné l'air de « *Little Red Corvette* », une très vieille chanson, et avait levé les yeux.

— Combien de filles as-tu emmenées dans ce grenier à foin ? avait-elle demandé en riant.

— Aucune ! s'était-il récrié. J'espère juste que l'échelle tiendra !

Et il était si adorable qu'elle avait décidé de le croire. Ils étaient redescendus un peu plus tard, couverts de poussière, riant comme des écoliers.

\*

Connor travaille pour un fonds d'investissement prestigieux et exclusif, réservé aux individus très fortunés, fondé par son ami Tris. Le père d'Essie en pense du bien, et son avis compte beaucoup pour elle. Au début, elle trouvait charmant que Connor vive et travaille avec son vieux copain d'école. Mais c'était avant de passer du temps avec Tris. Connor est une crème, tout le monde s'accorde là-dessus. Elle aime sa douceur, sa gentillesse et la façon dont il encaisse les taquineries. Et aussi ce qu'il représente : l'argent, la sécurité. Quand son père est parti, sa mère a fait n'importe quoi. Elle a perdu la maison familiale, et ils ont dû se séparer de la plus grosse partie de leurs affaires. Essie veut un endroit à elle, un endroit où elle pourra toujours revenir. Sinon, elle finira comme sa mère : sans rien.

Tris, c'est une autre histoire. La seule ombre au tableau.

— Salut, Yoko ! avait-il lancé ce matin, quand elle était sortie de la salle de bains.

C'est censé être un surnom affectueux, mais elle le déteste.

Il avait montré la cafetière de la tête.

— Quoi ? Tu veux un café ? avait-elle demandé.

— Je veux bien un café au lait, avait-il répondu comme s'il était dans un Black Sheep Coffee. Comment va la Belle au bois dormant ?

— Il dort encore.

— Il n'a aucune endurance, celui-là, avait-il répondu, dépité. J'imagine que tu as vu les journaux ?

Il avait eu un sourire narquois qu'elle n'avait pas aimé et avait tourné son iPad vers elle. Elle avait alors lu le gros titre du *Financial Times*, d'abord désorientée, puis sous le choc et incrédule.

Et trois heures plus tard, voilà où elle en est. Connor ne l'a toujours pas appelée, réalise-t-elle. Elle ne peut pas téléphoner à son père, puisqu'il est en vacances avec sa nouvelle famille. Bientôt, sa mère apprendra la nouvelle. Et Essie se rend compte qu'elle ne sait pas quoi faire.